

Vincent Muselli (1879-1956)

Lettre à Jean Texcier sur Georges Simenon

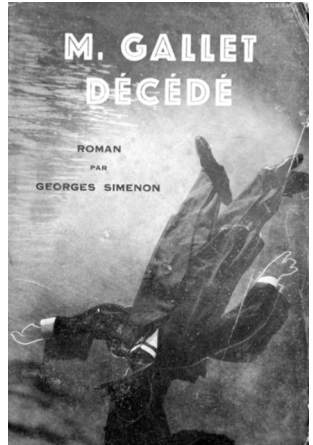
La revue Triptyque, « exclusivement réservée au corps médical », célèbre en ses publicités l'eau minérale de Pougues et la Peptalmine, dragée souveraine contre les migraines et les troubles digestifs. Là n'est pas l'intérêt que l'on peut aujourd'hui y trouver. De 1927 à 1939, sous la signature de Jean Cabanel, le dessinateur et écrivain Jean Texcier y publia tous les mois, en ouverture du numéro, un article de quelques pages sur un écrivain qu'il aimait, fût-il à la mode. Son article est toujours précédé d'un portrait au trait – qu'il signe de son nom –, et suivi d'un extrait, rarement inédit, de l'auteur élu¹.

Après une célébration de Vincent Muselli, Frédéric Lefèvre, Gustave Le Rouge ou Marcel Hamon², le n° 57 de Triptyque, daté d'avril 1932, rend hommage à Georges Simenon. Depuis plusieurs mois, la correspondance entre le poète Muselli et Texcier abonde en références au romancier belge, dont ils s'échangent les livres. Muselli admire tout particulièrement M. Gallet décédé et Le Pendu de Saint-Pholien, tous deux parus en février 1931. Au roman populaire, sur quoi il

écrivit un long article, Muselli préfère l'aspect quasi-mathématique du roman policier, mais Simenon le séduit moins par ce jeu un peu abstrait qui consiste à résoudre une énigme, que par la formidable présence humaine du personnage de Maigret³ : un enquêteur qui ressent plus qu'il ne raisonne, un policier qui s'assimile au criminel pour mieux le comprendre, et le confondre...

La lettre que nous publions ici date selon toute vraisemblance des premières semaines de 1932, moment où Texcier a décidé de consacrer son article de *Triptyque* à Simenon. La longueur inhabituelle de la lettre de Muselli peut s'expliquer par son absence de Paris à ce moment-là ; comme souvent, il est chez ses parents, à Oiseau-le-Petit, dans la Sarthe, où Texcier vint plusieurs fois le rejoindre.

Nous remercions la Médiathèque d'Argentan, dépositaire du manuscrit, de nous avoir permis de le transcrire ici, tant cette lettre nous semble manifester de la part du poète, dans un domaine littéraire qui est a priori bien éloigné de ses propres productions, une étonnante et pénétrante compréhension de l'univers de Simenon.



Henri Bordillon

1. Nous connaissons deux collections notables de cette revue. L'une, absolument complète, est conservée à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet ; l'autre, qui présente quelques lacunes, est conservée à l'Office universitaire de recherches socialistes (L'OURS). Cette dernière présente l'avantage d'être la collection même de Jean Texcier, et le texte imprimé est parfois corrigé de sa main.

2. Respectivement, *Triptyque* n^{os} 4, 9, 28 et 35.

3. Que Muselli s'obstine à écrire Mégret !

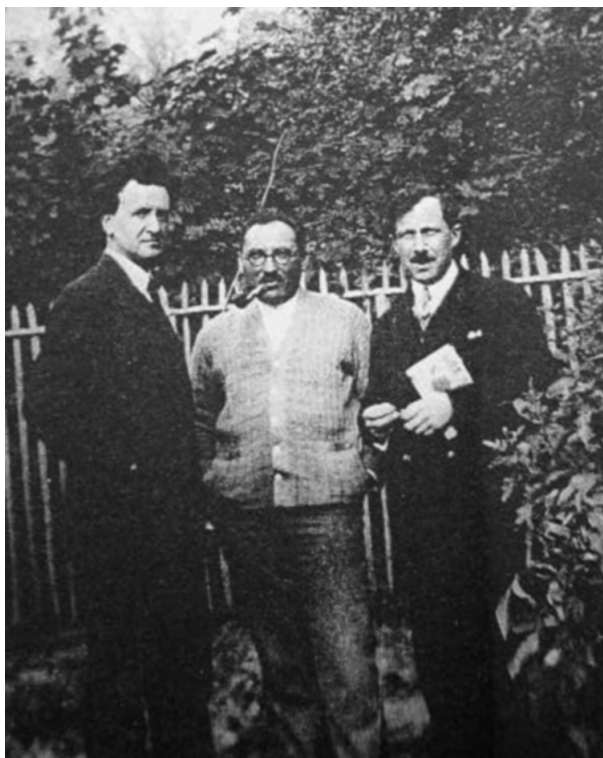
Mercredi

Mon cher ami

J'espère que vous avez reçu ce matin la carte lettre que je vous ai envoyée hier. Je vais rester ici encore qq jours, mais pas longtemps.

Avez-vous pu, enfin, voir Simenon ? et quelle gueule ? Quelle qu'elle soit, lui, est plein de talent et vous avez tout à fait raison de faire un article sur lui au *Triptyque*. On a dit que le roman policier était le refuge de la poésie. Pour moi, je trouve que la poésie n'a pas besoin et n'aura jamais besoin de se réfugier où que ce soit et qu'elle n'a que faire de quitter son propre domaine. Mais enfin, on se comprend ! et si ce que l'on cherche dans les romans policiers est une sorte de poésie, cette poésie-là on la rencontre, et intense, dans les romans de Simenon.

J'ai retrouvé ici *M. Gallet décédé* qui, à mon sens, est son chef-d'œuvre – il est vrai que je n'ai pas lu tous ses romans ! – j'ai relu en chemin de fer : *Le Pendu de St Pholien*, que vous m'avez prêté : très bien aussi ! Simenon sait former des personnages : un surtout est tout à fait réussi : son policier Mégret, lourd, pachydermique, rustre et tendre, capable de sympathie avec ceux qu'il poursuit, capable même de ne pas les blâmer. Car ce qui n'est pas le moins savoureux, c'est qu'il y a de l'anarchie dans ce policier, serviteur volontairement aveugle d'une légalité à laquelle il ne croit pas, défenseur désintéressé de ceux qu'on dit « les honnêtes gens » et dont il aperçoit fort bien que la canaillerie égale souvent celle du gibier de guillotine. Et comme Simenon le peint bien : « Il était énorme. Quand il passait sous l'ampoule électrique, il la frôlait de la tête et ses épaules



De gauche à droite : Vincent Muselli, Frédéric Lefèvre et Jean Texcier.

suffisaient à remplir le rectangle de la fenêtre, comme les seigneurs du moyen âge, aux manches bouffantes, touchent le cadre des tableaux anciens. » *Gallet décédé*, page 221.

Et cet autre passage dans *Le Pendu de St Pholien*, que vous aviez souligné : « Il était grand et large, large surtout, épais, solide, et ses vêtements sans recherche soulignaient ce qu'il y avait de plébéien dans sa structure. Un visage lourd, où les yeux étaient capables de garder une immobilité bovine.

Il ressemblait ainsi à certains personnages des cauchemars d'enfants, à ces figures monstrueusement grossies et sans expression qui avancent vers le dormeur comme pour l'écraser.

Quelque chose d'implacable, d'inhumain évoquant le pachyderme en marche vers un but dont rien ne le détournera. » *Le Pendu de St Pholien*, pages 153-154.

Tout cela est très art populaire, très image d'Epinal, mais, cependant, très bien.

Ce qui est très curieux aussi c'est la méthode de Mégret. Ce n'est pas tant par les recherches pseudo-scientifiques ou même scientifiques qu'il arrive au résultat, pas davantage par un jeu plus ou moins adroit de déductions ou d'inductions; mais par la force de sa présence. Dès qu'une sorte d'intuition l'avertit qu'il se trouve en face du coupable, alors il ne le quitte plus, ou presque; il le fatigue, le domine, le brise par sa seule présence et l'emporte par sa densité psychologique. Il attend et l'autre commet des imprudences irréparables.

Simenon a un sentiment très aigu de l'angoisse des choses; il excelle à rendre non pas seulement le mur derrière lequel il se passe quelque chose; mais l'appartement, la salle de restaurant, la route, le canal remplis de l'atmosphère du drame, et tous les objets magnétisés par le crime.

Là encore où il excelle, et vraiment, c'est à peindre les vies doubles : une vie apparente, brillante ou modeste, mais nette, bien régulière, bien classée, et, derrière cette façade, d'invraisemblables aventures. *M. Gallet* est à ce point de vue un modèle. Et aussi *Le Pendu de St Pholien* : tous ces compagnons de l'Apocalypse, qui, derrière la façade, mènent une existence angoissée et toujours craintive.

Je vous quitte; nous reparlerons de tout cela de vive voix.

Ecrivez-moi mon bien cher Ami.

Ma mère vous fait ses meilleures amitiés.

Affectueusement,
Vincent Muselli